





Terence Arnaud

# Quand la soubrette mène le jeu

*Paris 1934, rue de l'Yvette*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-9108-3

© Térence Arnaud

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À mes grands-parents,  
Albert, Marie, Benoit et Jeanne  
À mes parents, Robert et Denise.

## - Prologue -

Louis Paturat debout devant le portrait de son père, pensif, se remémorait les événements de cette dernière semaine dans son bureau rue de Javel, à cent mètres de l'entrée de l'usine Citroën. Il n'avait eu de cesse de faire fructifier l'entreprise familiale de travaux publics que son père Eugène lui avait laissée voilà un an. Il voulait lui montrer qu'il était capable de prendre la relève et assurer sa pérennité.

Quand l'affaire Stavisky éclata, il eut très peur. Il avait accepté de la sous-traitance pour la société foncière de travaux publics de ce dernier. Il s'était désengagé rapidement et le nom de son entreprise n'était apparu dans aucun quotidien. Mais la perte financière fut rude. Une nouvelle chance se dessina après les événements sanglants du 6 février à Paris. Le limogeage du préfet de police Jean Chiappe déclencha une émeute des groupes d'extrême droite et d'anciens combattants. L'affrontement avec les forces de police se solda par plus de 15 morts et 2000 blessés. Après la grève de plus de 2500 chauffeurs de taxi suite à la mise en place d'une taxe sur l'essence, la coupe était pleine. Le président Lebrun somma Daladier, président du conseil, de démissionner. La presse de gauche

désigna à la vindicte populaire tous les acteurs de la société ayant bénéficié de passe-droit ou de faveurs d'un ministère. Ainsi l'hebdomadaire « Le Combat Social » écrivait à l'attention du futur conseil : « *Le gouvernement doit frapper impitoyablement. C'est une œuvre de salubrité publique, et c'est le pays tout entier qui lui demande. Il faut une fois pour toutes purifier l'atmosphère et réhabiliter la République !* ». Le président rappela Gaston Doumergue comme nouveau président de conseil. Avec lui, réapparut Pierre-Etienne Flandin, ministre des Travaux publics. Son éternel conseiller Léon Ferrand était du voyage. Il était un grand ami de son père Eugène. Louis avait longuement hésité. Le risque était grand à la vue des événements actuels. Mais l'état pressant des finances de l'entreprise, la responsabilité envers ses quelque cent vingt employés le forcèrent à mettre son amour propre dans sa poche et supplier son père de prendre contact avec Léon Ferrand dans l'espoir d'un quelconque marché public.

Le mois de février s'écoula sans aucune nouvelle du ministère. La mort tragique du roi Albert 1<sup>er</sup> lors d'une ascension dans les Ardennes n'arrangea rien. Un hommage national lui fut rendu le 22 février et même les magasins parisiens fermèrent en signe de deuil. Cependant, le nouveau conseil vota rapidement un volet de mesures pour plus de deux milliards et demi d'économie. Parmi elles, un décret à effet immédiat imposait aux Parisiens la pose d'un compteur individuel pour la distribution d'eau. Jusqu'alors, les bailleurs d'immeubles souscrivaient un contrat global et fixaient comme bon leur semblait le prix à leurs locataires. Cela provoqua inévitablement une nouvelle vague de protestations des grands propriétaires.

Le premier mars, il reçut un appel téléphonique du ministère qui lui demandait s'il pouvait commencer dès lundi 5 mars les travaux de pose des nouveaux compteurs. On lui ferait passer le dossier et le contrat par porteur dans la soirée. Les premiers compteurs à piston rotatif Eyquem lui seraient livrés dans la journée de vendredi. Le gouvernement voulait frapper vite et fort pour anticiper les mouvements sociaux. Il accepta sans grande réflexion, il lui fallait des liquidités pour assurer la paye de ses ouvriers.

Le lundi 5, à 6 heures du matin, alors que son contremaître et quelques ouvriers arrivaient sur le premier chantier avec une excavatrice sur chenille Fordson et un camion-benne Renault, une trentaine d'individus se positionnèrent devant l'engin pour en bloquer la mise en place. Il y eut un moment de flottement pendant lequel l'équipe d'ouvriers se fit violemment conspuer, accuser d'être à la solde d'un gouvernement corrompu. Fort de l'imposante masse de l'excavatrice, le contremaître donna ordre au conducteur de mettre en place la machine, pensant que la foule s'écarterait d'elle-même. Ce dernier entreprit donc une marche arrière. C'est alors que dans une grande confusion, un homme fut projeté sous les chenilles. Un silence momentané se fit devant l'horreur de l'accident. Puis bien vite, la foule se déchaîna de plus belle. Le contremaître dépêcha un ouvrier rue de Javel pour prévenir le patron. On attendit bien plus de trente minutes avant de voir arriver la police qui dispersa le groupe et établit un cordon de sécurité autour de l'accident. Il n'y avait aucun autre moyen que de faire avancer le lourd engin pour dégager le corps. Les chenilles métalliques mordirent une



nouvelle fois les chairs déjà bien meurtries. Il n'y avait aucun espoir pour le malheureux. Un nommé de Vermandois Philibert s'avança vers la police et déclara qu'il s'agissait de son beau-père, Gabriel Perret, 68 ans. Le matériel était immobilisé sur place par les forces de l'ordre. Sans l'excavatrice, il était impossible de poursuivre les travaux.

Dans l'après-midi du même jour, Louis reçut un télégramme qui le pria de se rendre au cabinet du ministre à l'Hôtel de Roquelaure, boulevard Saint-Germain, sans plus attendre. Vraisemblablement, le nouveau ministère voulait limiter au plus vite les retombées de l'accident dans ce climat d'extrême défiance. Son chauffeur Lucien, le déposa à peine une heure après réception de la convocation. Cependant quand l'huissier l'accompagna jusqu'au cabinet, il était visiblement très attendu. Le ministre était assis à son bureau, près de lui, debout, se tenait Léon Ferrand, l'ami de son père. Ce dernier évita de croiser son regard. Il en ressentit immédiatement une blessure. On le rendait certainement responsable d'un fait lié directement au rejet de la classe politique en place. Assises, devant le bureau se tenaient deux femmes très élégantes. La plus âgée, qui se révéla être l'épouse du défunt, arborait déjà des vêtements de deuil et une voilette noire cachait ses yeux sans parvenir à masquer de véritables larmes. Louis très émotif quand il ne s'agissait pas de ses affaires courantes, en eut le cœur serré. L'autre femme, environ de son âge, arborait ces nouvelles tenues masculines qui faisaient fureur et était chaussée de bottes d'artilleurs auxquelles il ne manquait que les éperons. Elle se présenta comme sa fille, Anne de Vermandois, née Perret. Malgré, à son goût, le manque de

féminité de sa tenue, elle dégageait une beauté et une sensualité troublante. Son visage marquait un chagrin sincère et elle lui serra la main sans qu'il ressentît aucune animosité. Il n'en fut pas de même de son mari, Philibert de Vermandois, qui le toisa d'un air hautain, lourd de reproches. Il connaissait trop bien ces parvenus, qui, forts de leur particule, voulaient en imposer à la terre entière. Il les méprisait à juste titre, lui semblait-il.

Présentations faites, le ministre exprima le souhait que chaque parti fasse un communiqué sur la nature accidentelle du décès et il s'engagea en conséquence à prendre en charge la cérémonie funéraire. Ernestine, l'épouse du défunt, expliqua d'une voix sanglotante qu'elle avait tout fait pour dissuader son mari âgé d'accompagner son gendre. Quelle bêtise ! Mourir pour trois francs six sous ! Le manque à gagner de ces compteurs ne représentait que bien peu par rapport au nombre de loyers encaissés. Il y a dix ans encore, jamais il n'aurait osé défier le pouvoir en place, il aurait su garder son rang. Mais depuis que son gendre l'aidait dans les tâches de gestion, il avait changé.

Ce dernier ne chercha aucun argument pour sa défense, bien au contraire il pointa du doigt Louis et s'exclama : « voilà le coupable ! il serait normal qu'il nous indemnise à hauteur ! » Les deux femmes le prièrent de se contenir devant Monsieur le Ministre. Elles assurèrent toutes deux qu'elles feraient en sorte de minimiser l'accident et qu'il était temps pour elles de se retirer afin d'organiser la veillée funéraire. Louis ému, ne résista pas et serra chaleureusement Ernestine dans ses bras. Il se

contenta de serrer la main d'Anne, reconnaissante de sa compassion. Philibert prit congé du ministre et de son conseiller, la tête haute, le visage rouge de colère, et évita volontairement la main tendue par Louis.

Le ministre demanda à Louis de rester quelques minutes pour la mise au point du communiqué de presse. Il laissa échapper à l'attention de son conseiller : « ces aristocrates déchus quelle plaie ! » Louis s'enquit de quelques précisions : « vous le connaissez bien ? Il a l'air très agressif ! » « Un ancien baron avide de jeux d'argent, qui a fini par vendre son château en ruines et ses terres pour 1200 francs à son dernier domestique. Le décès de Gabriel Perret risque de conduire ces pauvres femmes à la même situation. C'était le seul rempart qui pouvait l'empêcher de dilapider leur fortune ! ».

Ce jour-là, Louis passa le reste de l'après-midi au bureau à ruminer. Bien que ne se sentant absolument pas responsable, il voulait trouver le moyen d'indemniser Ernestine. Il avait une grosse fortune personnelle, mais l'argent n'était peut-être pas la solution, avec ce gendre véreux. En son âme et conscience et pour estomper ce sentiment de culpabilité, en partie lié à sa gentillesse maladroite, il se devait de trouver une compensation. Sans solution évidente, il choisit de retirer une somme rondelette, mais pas trop importante de son compte personnel. Son chauffeur Lucien l'accompagna au Crédit du Nord où il retira de son coffre 50 000 francs en billet de 1000 qu'il plaça dans une pochette à ses initiales. Lucien le conduisit ensuite au domicile d'Ernestine. La domestique le fit attendre quelque peu et c'est Anne qui se présenta, toujours aussi troublante. Elle excusa sa mère qui priait dans la chambre mortuaire. Elle expliqua que le défunt

avait déjà été mis en bière, étant donné la gravité de ses lésions. Il lui remit la pochette et s'informa du jour de la cérémonie. Elle promit d'informer Ernestine de sa visite et prit courtoisement congé.

Lucien le conduisit directement à son hôtel particulier, rue de l'Yvette, où il put profiter pleinement du dîner familial, l'esprit libre, en présence de sa femme Madeleine, de ses deux garçons, Jean et Robert, mais surtout de sa petite dernière Yvonne pour qui il avait une admiration sans bornes. Bien sûr, il devrait une fois de plus cacher une partie de la vérité à son père qui ne manquerait pas de lui demander un compte-rendu circonstancié de ses activités.

Comme tous les matins, il réglait ses affaires personnelles dans son bureau où Marie, la domestique lui apportait son café noir. Marie qui savait rester à sa place se permit, ce matin-là, d'insister pour que Monsieur lise sa presse au plus vite. Il déplia d'abord « le Figaro ». Sous un titre choc, « Les voyous de l'état à l'œuvre ! », en première page, s'étaient la photo de son entreprise et celle de l'immeuble de Madame Perret. Cette dernière s'était défenestrée dans la nuit. Il relut plusieurs fois l'article. On parlait de suicide. Ernestine Perret n'aurait pas supporté la perte de son mari. Jamais il n'aurait pu penser, en la rencontrant, qu'elle se livre à de telles extrémités. Il déplia alors « l'Écho de Paris ». Il était dépeint comme le dernier des mafiosi et son entreprise rejoignait la longue liste des sociétés compromises dans l'affaire Stavisky ! Il relisait ces articles quand le téléphone sonna. C'était le ministère de l'Intérieur qui l'appelait. On l'informait que des rassemblements d'extrême droite se regroupaient devant ses dépôts rue de Javel et qu'il ferait bien de prendre

quelques précautions. Il appela Marie et lui demanda de prévenir Lucien. Il devait partir sur le champ aux ateliers.

Avec quelques ouvriers, il fit barricader l'entrée des entrepôts et plaça plusieurs gros camions-bennes Renault devant la grille.

Cela faisait plusieurs heures maintenant qu'une centaine de personnes vociféraient sous ses fenêtres des menaces de mort. On avait mis le feu au premier camion placé tout contre la grille d'entrée. Louis attendait des renforts de la préfecture de police. Il réfléchissait devant le portrait de son père. Il était certain que la première chose qu'aurait faite ce dernier aurait été de mettre sa famille en sécurité. Son père passait pour un requin en affaire. Et personne ne connaissait vraiment sa vraie nature quand il s'agissait de sa progéniture. C'était décidé. Dès que l'occasion se présenterait, il filerait rejoindre avec Lucien son hôtel particulier, avant que les manifestants aient la bonne idée de s'y rendre.

14h à l'hôtel particulier rue de l'Yvette : « Marie, s'il vous plaît ?

- Monsieur m'a demandée ?

- Marie, savez-vous où se trouve Madame ?

- Elle est partie en taxi avec les deux garçons « au Bon Marché » et la petite fait sa sieste, quant à votre père il lit dans la bibliothèque...

- Marie, vous allez préparer quelques valises légères, vous partez tous en fin d'après-midi pour notre résidence de Cannes.

- Dois-je rappeler à Monsieur que je suis en congé vendredi et que j'ai un billet de train pour Digoin où m'attend ma famille !
- Je sais, je sais Marie...vous ne pouvez nous abandonner en ce moment, la situation est grave...
- C'est à cause des événements dans les journaux ?
- Entre autres. J'ai peur pour ma famille Marie. Les groupes d'enragés qui ont mis à feu et à sang Paris le 6 février s'en prennent désormais à mon entreprise...je vous en supplie. Je vous rembourserai votre billet et vous offrirai le prochain.
- Je veux pouvoir rejoindre ma famille dès notre retour, promettez-le-moi !
- Promis, Marie. Dans quelques jours, une semaine tout au plus, quand les morts seront enterrés, l'affaire devrait se tasser.
- Et votre père, que va-t-il penser ?
- Madeleine saura le convaincre. Il a toujours été un grand admirateur de sa personne. »

Marie était déçue. Voilà plus d'un mois qu'elle attendait de revoir son prétendant Albert. C'était le meilleur ami de son frère Gabi. Ils étaient tombés sous le charme l'un de l'autre à sa dernière visite. Son travail de domestique à Paris ne leur facilitait pas les choses. Heureusement, le courrier fonctionnait assez bien entre la capitale et la Bourgogne. Ces derniers jours, elle ne pensait plus qu'à leurs futures retrouvailles. Elle n'avait pas répondu à sa dernière lettre qui serait arrivée après elle. Lui aussi allait être très déçu. Elle n'avait pas le choix. Elle avait besoin de ce travail. Albert n'était qu'apprenti à la faïencerie de Digoin et il leur

faudrait un petit pécule pour envisager l'avenir ensemble. Puis, Monsieur et Madame s'étaient toujours montrés généreux et compréhensifs à son égard.

Un jour que Monsieur s'était rendu à un conseil d'administration des Faïenceries à Digoin, Madame, qui cherchait une nouvelle bonne à tout faire, était allée « aux louées\* » de Gueugnon à seize kilomètres de Digoin. Cette manifestation très réputée dans la région s'adressait en principe aux fermiers et agriculteurs du coin qui cherchaient des servantes et des valets de ferme. Marie s'y était rendue dans l'espoir de décrocher son premier travail. La chance lui avait souri. Madame était tombée sous le charme. Même si Marie préférait rester sur la région, près de sa famille, le métier était beaucoup mieux rémunéré, et les tâches moins ingrates. Elle ne pouvait donc qu'accepter la proposition de Monsieur.

\*les louées : les 3 premiers dimanches de février, une fête rassemble la jeunesse du département de Saône-et-Loire, place des forges à Gueugnon. Des agriculteurs, des fermiers et des métayers viennent de très loin chercher de la main d'œuvre.

**COMPTEUR D'EAU DE VOLUME**  
A PISTON ROTATIF ÉQUILIBRE  
**MAURICE EYQUEM**

**ADMIS PAR LA VILLE DE PARIS**

COMPTEUR EN BRONZE ET  
ISO-NICKEL MUNI DU FILTRE  
ET CLAPET INTÉRIEUR

ASSURANT

LE MAXIMUM DE TRANQUILLITÉ  
LE MINIMUM DE RÉPARATIONS



PLUS DE 150.000 COMPTEURS  
FOURNIS A LA COMPAGNIE  
GÉNÉRALE DES EAUX DE PARIS





*Cannes, le 8 mars 1934*

*Mon cher Albert.*

*J'espère que le facteur vous remettra ma lettre avant vendredi. Comme vous le voyez, je suis à Cannes. Contre ma volonté bien sûr. J'espère ne pas vous faire trop de peine. Monsieur a mis sa famille en sécurité, loin de Paris pour quelques jours. Je vous expliquerai de vive voix.*

*Dans votre dernière lettre, comme à votre habitude, je vois mon grand ami que le travail ne vous manque pas et que votre concert se prépare hardiment.*

*Quant à moi, j'ai beaucoup moins de travail ici qu'à Paris. Nous finissons bien plus tôt le soir. Aussi je fais une bonne provision de sommeil afin de pouvoir veiller notre comptant à Digoïn, dès mon retour.*

*Nous partirons de Cannes*

*probablement dans une semaine. Monsieur m'a promis des congés à notre retour à Paris.*

*Ce matin, j'ai assisté à une messe matinale, dans une jolie petite chapelle construite dans un art moderne, malgré tout très jolie. Dommage que ce soit si loin de notre villa. Il fait tellement beau le matin que c'est un enchantement d'y aller à pied.*

*L'après-midi, le chauffeur, les trois enfants et moi, nous sommes descendus jusque sur la croisette avec la voiture. La mer était assez mauvaise et il commençait à faire presque froid, car il était quatre heures. J'avais mis dans la malle arrière quelques chandails pour les enfants. J'ai demandé au chauffeur d'ouvrir pour les récupérer. J'ai aperçu, j'en suis certaine, une pochette dont Monsieur ne se sépare jamais, dissimulée sous une couverture. Je vous en parle, car dans ces jours troublés je ne sais pas si je dois signaler à Madame l'oubli de Monsieur. Nous nous sommes promenés jusqu'aux environs de six heures. C'est vraiment malheureux que le dimanche, les Maîtres ne se mettent pas à table un peu plus tôt. Car à l'heure où nous finissons, nous ne pouvons aller nulle part. Je le regrette beaucoup, car la côte est une vraie merveille.*

*Je joins à ma lettre quelques petites fleurs de mimosa. Malheureusement, elles ne parfumeront pas autant votre chambre que la*

*mienne. Elles seront tout de même un petit brin de soleil et d'amour.*

*Recevez, mon ami, toute l'affection d'un cœur qui vous aime. Marie.*

Marie se dépêcha de cacheter la lettre. Elle devait la poster avant la dernière levée. Cette pochette la turlupinait. Ce n'était pas tellement le fait de l'avoir aperçue à cet endroit peu probable, que la façon rapide dont l'avait recouverte Lucien, le chauffeur. Elle n'avait jamais réellement apprécié Lucien. Il dégageait autant un profil de garde du corps que de chauffeur. Il était de plus sournois et n'hésitait pas à grappiller de temps en temps dans sa réserve à la cuisine. Elle s'en était confiée à Madame. Bien sûr, c'était l'employé exclusif de Monsieur. Et visiblement, rien ne s'était passé.

En lâchant la lettre dans la boîte, elle eut un pincement au cœur et pria pour qu'elle arrive à Digoïn avant son train. Pauvre Albert, il serait déçu. Il était 19 heures, elle devait se dépêcher. Des amis à Monsieur Eugène venaient dîner ce soir. L'essentiel avait été préparé ce matin, mais il lui restait à dresser la table pour huit convives.

En servant le potage, elle aperçut l'invité à gauche de Monsieur Eugène lui glisser une lettre. Ce dernier s'excusa et quitta la table momentanément. Alors qu'elle rapportait la soupière à la cuisine, elle entendit nettement un bruit inquiétant dans le petit salon. Elle poussa la porte. Monsieur Eugène gisait face contre terre, serrant encore dans sa main une page froissée de journal. Prestement, elle arracha le papier, qu'elle fourra dans sa poche, retourna sur le dos le vieillard pour lui faciliter la respiration. Il était

vivant. Elle courut prévenir discrètement Madame. Elle congédia ses convives avec mille excuses et appela le médecin. Ce dernier diagnostiqua une crise d'angine de poitrine et recommanda un grand repos vu son âge de 68 ans.

Pendant que Madame veillait son beau-père, Marie fit manger les enfants, remit la salle à manger en place. Puis lorsqu'elle put regagner enfin sa chambre, elle déplia la page de journal subtilisé à Eugène. L'article relatait les derniers faits parisiens et l'on voyait la photo d'un camion en feu devant l'entreprise Paturat et des pompiers s'affairant. Cela avait été un choc pour Monsieur : voir son patrimoine détruit, mais plus sûrement découvrir que son fils lui avait caché toute la vérité. Madame ne devait pas être non plus au courant. Elle était aussi désinvolte et joyeuse qu'à son habitude. C'était bien dans les pratiques de Monsieur que de préserver les siens de tous les tracasseries possibles. Marie devrait peut-être avoir une discussion avec son beau-père pour qu'il en fasse autant.

Cinq jours s'étaient écoulés depuis l'incident. Elle avait pu s'entretenir avec Monsieur Eugène. Ils étaient tous deux tombés d'accord. Monsieur Eugène attendrait le retour de son fils pour avoir une sérieuse explication. Enfermés ici, les enfants devenaient insupportables. À sa grande surprise, Lucien proposa à Madame de faire visiter la côte en voiture aux enfants, à condition que Marie s'en occupe bien sûr. Madame aussi souffrait de toute cette promiscuité et accepta. Elle donna même un billet de 1000 francs pour les faire déjeuner à midi. Marie était ravie. Car si elle avait souvent accompagné ses patrons à Cannes, elle n'avait encore jamais eu l'occasion de visiter la côte.

La journée avait été agréable, et les enfants de véritables anges. Marie avait cependant de plus en plus d'inquiétude envers l'attitude de Lucien. Ce bougre trafiquait quelque chose : était-ce sur l'ordre de Monsieur ?

Elle oublia bien vite son questionnement, une grande lettre l'attendait sur la petite table lui tenant lieu de bureau. Et il lui restait à peine une heure avant la préparation du repas du soir.

*Digoïn, le 11 mars 1934*

*Chère petite Marie,*

*Je fais réponse à votre gentille lettre que j'ai reçue ce matin et qui m'a causé une grande peine. On ne fait pas toujours ce que l'on veut. Je vous attendrai avec encore plus d'impatience. Je vous remercie pour les petites fleurs que vous avez jointes.*

*Pour le chauffeur de Monsieur, ce ne sont pas vos affaires et il n'est jamais bon de s'en mêler si l'on veut conserver son emploi. Surtout en ce moment, avec tout ce chômage. Dimanche, nous sommes allés voir « Maître de Forges ». Ce film est très bien, il y a surtout de magnifiques tableaux.*

*Cette semaine, nous avons travaillé dur à la préparation de notre concert. Jeudi, mon ancien professeur de violon est venu veiller, pour nous apprendre la mélodie dont Gabi, votre frère, était tombé sous le charme. En ce moment, il fait un temps épouvantable. La pluie n'a pas cessé de tomber depuis hier matin et il y a bien*

*des chances pour que cela se poursuive demain.*

*Ma petite Marie, j'ai fait ce soir les comptes de ma bourse. Je suis plus riche que je ne le pensais. J'ai deux mille francs d'économie pour le moment et je ferai tout pour qu'ils grossissent d'ici la fin de l'année. Nous pourrons ainsi voir venir.*

*Ma chère petite Marie, faites votre possible pour écrire à votre maman. Elle dit que vous les avez complètement oubliés et qu'elle ne vous écrira pas avant d'avoir reçu une réponse à sa dernière lettre. Dans une semaine, vous serez parmi nous. Comme on dit au régiment, c'est du « peu au jus ». Quels bons moments allons-nous passer ensemble !*

*Oui, ma petite Marie, comme vous le dites : que nous allons être heureux, main dans la main, à s'aimer tendrement. Surtout, ne prenez aucun risque inutile, ce ne sont pas vos affaires. Laissez-moi, ma bien-aimée petite Marie, vous répéter combien je vous aime, que mon cœur est entièrement à vous et que mon esprit souvent s'envole vers vous.*

*Votre, pour toujours, Albert.*

Marie sortit son papier à lettres et sa plume de suite. Il lui restait encore un peu de temps et elle avait hâte de confier cette merveilleuse et à la fois inquiétante journée à

son confident.

*Cannes, le 13 mars 1934*

*Mon cher Albert,*

*Merci, mon grand ami pour la sincère affection qui découle de votre lettre. Croyez en mon amour sincère et en l'espérance que j'ai de vous rendre heureux.*

*Vous me dites, mon Albert, que vous possédez deux mille francs. Ma bourse équivaut à peu près à la vôtre, car en ce moment, elle est à 2300 francs. Avec un peu de patience et de courage, nous arriverons bien à pouvoir réaliser le cher vœu que nous caressons tous les deux.*

*Il faut que vous sachiez que Monsieur Paturat fut pris de terribles crises d'angine de poitrine. Le pauvre homme souffrait tellement que le chauffeur dûit aller chercher le docteur. Vu son âge (soixante-huit ans), nous étions très inquiets.*

*Afin de le laisser se reposer, Madame nous proposa de partir avec Lucien et les enfants explorer en voiture la côte. Le temps était merveilleusement clair. Depuis mon arrivée ici, jamais encore je n'avais vu la mer aussi bleue. Il est difficile de vous décrire la beauté de cette côte et de ses énormes rochers rouges. Nous sommes allés jusqu'à Menton, à la frontière Franco-Italienne.*

*Puis, à pied, nous sommes allés voir la borne qui sépare les deux pays. Je puis même dire que je suis allée en Italie, car j'y ai mis les deux pieds, oh ! pas longtemps ! Ne soyez donc pas étonné, mon cher ami, si le facteur vous remet une carte timbrée d'Italie.*

*C'est d'ailleurs là que j'ai observé un fait étrange. Alors que je montrais les postes de douanes aux enfants, un homme en civil s'est approché du côté italien. Il faisait signe à n'en pas douter à Lucien. Ce dernier s'est approché de la borne la main sous la veste. Et j'ai bien cru entrevoir à nouveau la fameuse pochette. Je dis bien, entrevue, car un douanier a demandé vivement à l'homme de s'écarter du poste frontière. Ce Lucien m'inquiète de plus en plus ! Dès que possible, je vais m'entretenir avec Monsieur.*

*Mon Aimé je ne puis vous écrire combien c'était joli. Je n'avais qu'un regret, c'est d'être seule avec des étrangers, à jouir de cette nature sauvage et si belle. Monsieur et Madame Paturat nous ont offert à tous un goûter.*

*Au retour, nous avons eu la désagréable surprise de voir la pluie. La mer avait changé d'aspect. De gigantesques vagues, blanches d'écumes, s'écrasaient sur le rivage. La mer était très belle sous ce nouveau visage, même si la plage en souffrait.*



*Déjà une semaine d'écoulée ! Quand serons-nous ensemble ? Hélas ! encore une fois, nous sommes dans l'incertitude. Sur chacune de vos chères lettres, je vois avec quelle joie et quelle impatience vous attendez ce moment. Mon pauvre aimé, je vais vous causer sûrement une grande désillusion bien involontaire, croyez-le ! Madame m'a dit ce soir que le docteur interdisait tout déplacement pour l'instant à son beau-père. Quand partirons-nous ?*

*Je vais terminer, car il se fait tard. Mais avant je vous fais mon ami, cet aveu, je vous aime et j'ai confiance en vous.*

*Marie.*

Marie plia la lettre et déposa un peu de son parfum avant de la cacheter. Faute de la présence de son patron, elle essaierait après dîner de s'entretenir avec son père. Après tout, il était encore le propriétaire légal de toute cette fortune. Et puis, elle l'aimait bien. Contrairement à Monsieur, il parlait fort et sèchement. Mais derrière cette carapace, elle avait surpris plusieurs fois de tendres larmes nostalgiques quand il regardait le portrait de sa femme sur son chevet. Et comme il riait, quand il faisait sauter sur ses genoux la petite Yvonne ! Albert avait peur pour son emploi ! Que risquait-elle ? Elle était appréciée. Une erreur de jugement pouvait arriver à tout le monde. Et au pire n'était-ce pas le moyen de rejoindre son amour plus vite ! se dit-elle en souriant intérieurement.

Son service terminé, Marie demanda l'autorisation de monter une infusion à Monsieur.

Elle grimpa les escaliers quatre à quatre et frappa. Aucune réponse, elle entrouvrit la porte qui grinça :

- Ah ! c'est vous Marie.

- Pardon Monsieur si je vous ai réveillé, je vous apportais votre infusion et votre médicament.

- Non, entrez, je reste couché toute la journée. Votre compagnie me fera le plus grand bien.

- Vous avez l'air d'aller beaucoup mieux !

- Comme un vieux chnoque que je suis !

Marie glissa un coussin derrière sa tête et lui tendit son médicament. Elle lui servit ensuite un grand bol de camomille.

- Hum ! J'aurais besoin si vous le permettez de m'entretenir de quelque chose de délicat...

- Parlez, je vous écoute...

- Ce n'est pas dans mes habitudes, mais il faut que vous compreniez...

- Que je comprenne quoi ?

- Monsieur Louis, votre fils...

- Qu'a bien pu encore faire mon fils ?

- Non, non rien. J'étais dans la confiance pour notre départ à Cannes... Il voulait seulement vous préserver. Toutes ces sottises que racontent les journaux, il ne faut pas les croire, votre fils est la gentillesse même !

- Je savais qu'il n'avait pas la carrure malgré ses diplômes. J'aurais dû patienter encore un peu avant de le lâcher dans

la fosse aux lions ! Mais j'étais las, je n'avais plus envie de me battre.

- Je crois qu'il se passe quelque chose ici... enfin, je n'ai pas vraiment de preuves, et je ne souhaite pas inquiéter Madame.

- Les femmes doivent rester en dehors des affaires et se contenter de tenir le foyer, c'est leur rôle ! mais parlez à la fin !

- Ne vous énervez pas, je ne voudrais pas que vous fassiez une nouvelle syncope.

- Marie, vous en avez trop dit, parlez maintenant !

- D'abord, si jamais je me trompe, j'espère que vous ne m'en tiendrez pas rigueur...

- Ceci restera entre nous, je vous le garantis, parlez donc !

- Voilà, j'ai l'impression que Lucien trafique quelque chose dans votre dos. J'ai aperçu plusieurs fois une pochette appartenant à votre fils entre ses mains. Et il a failli s'en débarrasser à la frontière italienne cet après-midi. Un douanier a malencontreusement interrompu l'échange. Je ne voudrais pas que cela ait un lien avec les ennuis de Monsieur Louis.

- Comment pouvez-vous affirmer que la pochette appartient à mon fils ?

- J'ai clairement reconnu les initiales brodées.

- Lucien, le fils de mon propre chauffeur ? L'affaire est troublante, d'autant que son père était italien, Nerino Zinetti...à l'époque, il a épousé ma femme de chambre...

- Tout s'explique alors, il avait peut-être simplement rendez-vous avec un membre de sa famille...

- Oui, mais vous dites avoir aperçu une pochette appartenant à mon fils...écoutez, demain je vais vous

envoyer porter à Saint-Raphaël des plants de dahlias chez un ami. Pendant ce temps, j'irai examiner sa chambre. Essayez d'en faire autant avec la voiture ! Et pas un mot à Madame !

Marie quitta un vieil homme visiblement ragaillardi par la perspective de retrouver une activité, même si celle-ci n'était guère reluisante. Cela la réjouit. Ils pourraient certainement rentrer à Paris bientôt.

Le lendemain, le jardinier de Madame lui donna de beaux bulbes de dahlias dans un petit cageot. Il lui en confia plusieurs pieds supplémentaires qu'elle enverrait par la poste à sa maman. Elle aurait aimé déposer elle-même le cageot dans la malle arrière, mais Lucien lui arracha des mains et elle ne put qu'entrevoir partiellement l'intérieur du coffre. À destination, elle n'eut pas plus de chance, Lucien se précipita et s'occupa vivement de la livraison. En tout cas, il n'y avait rien à l'intérieur du véhicule.

À midi, Monsieur Eugène prit son repas avec eux, sa santé s'améliorait nettement. Marie essaya vainement par des regards appuyés de deviner le résultat des investigations de son patron. Mais il ne laissa rien paraître. L'après-midi, Madame lui confia des tâches de raccommodage et elle ne put se libérer. Elle dut attendre la fin de soirée pour retrouver Monsieur dans sa chambre.

- Monsieur va beaucoup mieux !

- Oui, je me sens moins essoufflé. Alors avez-vous remarqué quelque chose dans la « Rosalie\* » ?

- Non rien. Mais il a tout fait pour que je n'accède pas au

\* Rosalie : voiture Citroën familiale 7 places

coffre. Et vous, qu'en est-il de vos recherches ?

- Pas grand-chose de compromettant. Je me demande, ma pauvre, si vous ne vous êtes pas fourvoyée. J'ai trouvé par contre un courrier en italien qui expliquerait son désir de se rendre à la frontière.

- Et que disait cette lettre ?

- Malheureusement, je ne connais pas cette langue. J'ai pris le temps de la recopier dans ses grandes lignes avant de la remettre en place. Louis a plusieurs ouvriers italiens immigrés. Je la ferai traduire dès notre retour à Paris. En attendant, je vous demande expressément de me rapporter tout fait qui vous paraît suspect. Voulez-vous bien ?

- J'accepte volontiers. Je souhaiterais tellement aider Monsieur Louis. Votre fils est si généreux avec moi...

- Je veux bien le croire ! Il n'a jamais su garder son rang !

- Bonne nuit, Monsieur, et n'oubliez pas de prendre vos médicaments.

- Bonne nuit, Marie.

Marie, rassurée par l'état de santé de monsieur Eugène, dormit d'une seule traite. Elle ne pensait qu'à son retour imminent et à son bien-aimé Albert. Elle eut le lendemain matin une première bonne nouvelle. La confirmation par Madame de leur départ lundi 19. Et pas pour Paris, mais pour Digoin où Monsieur Louis les rejoindrait par le train le mardi. Il avait un conseil d'administration aux faïenceries le mercredi. Ils rentreraient ensuite en voiture, tous ensemble à Paris. Elle pourrait sûrement demander son congé dans la foulée et ne rentrer à Paris que le lundi suivant. Elle verrait avec Monsieur Louis. Mais surtout, le

lendemain une lettre d'Albert était arrivée au courrier de dix heures.

*Digoïn, le 15 mars 1934*

*Bien-aimée petite Marie*

*Je réponds à votre lettre que j'ai reçue hier soir. Je veux tout d'abord vous remercier de votre gentille carte d'Italie. Que ce doit être beau en effet sur ces côtes méditerranéennes en ce moment ! Chez nous, tout est encore endormi sous l'effet de l'hiver. Mais je vous en conjure ! Cessez de jouer les détectives ! Laissez ces gens et leur problème. Tout cela ne peut que vous attirer des ennuis et me tient dans l'inquiétude. À ce propos, avez-vous des nouvelles de votre départ pour Paris ? Vous me manquez tant !*

*Je suis presque pris tous les soirs pour les répétitions du concert. Il faut en ce moment ajouter le chant que nous préparons activement pour les fêtes de Pâques. C'est bien dommage que vous ne soyez pas là pour ces fêtes finalement. Nous aurions été si heureux de les passer ensemble. Mais enfin, on ne fait pas toujours ce que l'on veut.*

*Je vois, d'après votre lettre, que la mer et la côte sont très belles, mais que vous n'en profitez pas suffisamment. Ici, nous commençons à*

*jardiner. Il ne fait pas très beau et nous désherbons souvent sous un petit crachin.*

*Dimanche dernier, nous sommes allés voir jouer « Fils de Radja » au Majestic. Ce n'était pas mal. Dimanche prochain, on passe « la roche aux mouettes ». Ce doit être joli, mais nous avons promis de ne pas y aller tous les dimanches. Comme vous le dites dans votre lettre, malgré nos faibles ressources, en faisant attention, nous pourrons réaliser notre cher vœu. Vous pouvez croire que j'avais le sourire en comptant ma bourse. Je ne pensais pas avoir plus de 1500 francs. Si nous ne sommes pas si riches au début, nous n'en serons pas moins heureux. Il ne faut pas s'en faire.*

*Ma petite Marie, je vais terminer ma lettre, mais avant, je veux moi aussi vous dire combien je vous aime et que moi aussi j'ai entière confiance en vous qui êtes un rayon de printemps dans ma vie.*

*À bientôt, ma bien-aimée.*

*Votre Albert.*

Marie demanda la permission de répondre sur le champ. Il fallait qu'elle annonce son arrivée prochaine et que sa lettre parte à la première levée.

*Cannes, le 16 mars 1934*

*Mon cher Albert,*

Mon aimé, j'ai une grande surprise ! C'est probablement la dernière fois que je vous écris de Cannes. À moins d'un nouvel empêchement, notre départ est fixé pour lundi six heures du matin, et non pas pour Paris, mais pour Digoïn !

Nous allons enfin nous revoir et passer quelques doux moments ensemble.

Pour l'enquête, ne soyez pas inquiet. Je ne suis plus seule. J'en ai informé Monsieur Eugène et ne risque donc pas de mettre en danger ma place. À ce propos, vous m'avez bien dit que votre professeur de violon était italien. Si vous pouviez le contacter, j'aurais un service à lui demander.

Vraiment cette année nous n'avons pas de chance. La saison dans le Midi n'est pas merveilleuse. Tous les habitants prétendent que voici vingt ans que la saison n'a pas été aussi moche. Un jour, le ciel et la mer sont parfaitement bleus. Il fait chaud comme en juin. Et le lendemain : pluie et vent autant que l'on en veuille.

Le jardinier de Madame m'a remis quelques pieds de dahlias d'une beauté rare. Je les ai expédiés à maman. Vous en offrirez quelques-uns à votre mère si cela peut lui faire plaisir.

J'ai eu une discussion avec Madame. Elle a prétendu que comme j'allais me marier, elle trouverait une nouvelle femme de chambre (à



*Gueugnon, à la prochaine Louée) et qu'alors je pourrai très bien prendre le rôle de cuisinière.*

*N'aimant pas beaucoup être bourlinguée de la sorte, j'ai accepté à la condition d'avoir une augmentation. Augmentation qui a été agréée. J'espère donc qu'à partir du mois de mai, je gagnerai 425 à 450 francs. C'est toujours ça de pris. Vu qu'avec le fourbi que nous avons à Paris ce n'est pas volé. Cela me permettra de faire un peu plus d'économie et de réaliser notre projet plus tôt, car ce n'est pas drôle d'être si loin l'un de l'autre. Recevez mon ami, de celle qui vous aime, ma sincère affection.*

*Marie.*

*P.S. J'espère que ma missive arrivera avant moi.*